

CE QUI S'APPELLE ENCORE PEAU



CRÉATION POUR LE PLATEAU - OCTOBRE 2021

Une production de JEANNE SIMONE

« La crise écologique actuelle, plus qu'une crise des sociétés humaines d'un côté, ou des vivants de l'autre, est une crise de nos relations au vivant (...).

Par « crise de la sensibilité », j'entends un appauvrissement de ce que nous pouvons sentir, percevoir, comprendre, et tisser comme relations à l'égard du vivant (...).

C'est peut-être une clé psycho-sociale de la modernité occidentale, cette incapacité à se sentir vivant, à s'aimer comme vivant (...).

Accepter que l'humain ne trouve pas son vecteur dans la domination spirituelle de son animalité, mais dans la bonne intelligence à chercher avec les forces du vivant en nous, c'est changer de rapport fondamental avec les forces du vivant hors de nous (...).

Conséquemment, pour changer le politique, il s'agit aussi (en plus de militer, lutter, s'organiser autrement, lancer l'alerte, faire levier au plus près du pouvoir, inventer d'autres manières d'habiter) de transformer le champ de l'attention à ce qui importe. »

Différents extraits de MANIÈRES D'ÊTRE VIVANT, Baptiste Morizot, éditions Actes Sud

« Faire des cabanes alors : jardiner des possibles. Prendre soin de ce qui se murmure, de ce qui se tente, de ce qui pourrait venir et qui vient déjà : l'écouter venir, le laisser pousser, le soutenir. Imaginer ce qui est, imaginer à même ce qui est. Partir de ce qui est là, en faire cas, l'élargir et le laisser rêver. Cela se passe à même l'existant, c'est-à-dire dès à présent dans la perception, l'attention et la considération : une certaine façon de guetter ce qui veut apparaître... »

NOS CABANES, Marielle Macé, éditions Verdier

SOMMAIRE

JEANNE SIMONE EN QUELQUES MOTS	page 4
LE CHEMINEMENT DEPUIS NOUS SOMMES	page 5
CE QUI S'APPELLE ENCORE PEAU	page 7
Faire l'expérience sensible du politique, depuis l'espace public (...)	page 7
(...) jusqu'au plateau	page 7
Une pandémie passant par-là	page 8
Maintenant une création	page 8
Imaginons...	page 9
LES CORPS	page 10
Cinq artistes au plateau	page 10
Les corps entre eux	page 11
Des tissus – des matières	page 12
Des nu.e.s	page 13
De la lumière	page 13
Un lieu	page 14
LE SONORE	page 15
La musique et les sons	page 15
Les mots et la voix	page 15
SUPPORTS, NOURRITURES ET CONTENANTS	page 16
Des êtres	page 16
Des livres	page 16
L'équipe	page 17
SOUTIENS, COPRODUCTIONS ET ACCUEILS EN RÉSIDENCE	page 21

JEANNE SIMONE EN QUELQUES MOTS...

Depuis 2004, JEANNE SIMONE explore une dramaturgie des corps en relation aux espaces et aux lieux.

Ces années ont été principalement dédiées aux espaces publics, tant ils sont prolifs de questionnements artistiques, chorégraphiques et politiques. Ces espaces quotidiens ont développé notre attention aux usages, notre réflexion et notre écriture chorégraphique, sonore et textuelle, et nous ont amenés vers l'épicentre de notre travail : comment le corps et l'individu sont façonnés par l'environnement (et réciproquement), quels sont nos systèmes de relations les uns avec les autres, comment l'espace en témoigne, comment créer du Commun et faire société.

Observer, détourner, prendre soin, révéler. Décaler nos points de vue d'usagers, renouveler nos relations aux environnements qui nous façonnent.

Si les espaces non dévolus à la représentation sont par essence nos viviers de recherche, la salle est demeurée l'endroit d'accordage. À soi, à son corps, aux autres, au monde. Ce n'est qu'en focalisant sur le centre, sur les sens et les perceptions, que nous avons pu aller au dehors, réceptionner le monde et en faire partie.

Les créations de JEANNE SIMONE questionnent la fragilité, l'appétit, l'éclat de l'être et interrogent les possibles du vivre ensemble. Avec les danseurs autant qu'avec les comédiens et musiciens, nous travaillons à rendre quotidienne la performance physique et à révéler le potentiel poétique des défauts, des irrégularités de chaque corps en jeu. Notre rapport à l'espace repose sur une grammaire des perceptions, notre vocabulaire sur l'affûtage des différents systèmes du corps (avec le Body Mind Centering comme fabuleux matériel de base). La création sonore et la parole viennent renforcer cette singularité.

Répertoire de la compagnie

- 2021 L'AIR DE RIEN, il y aura probablement de la musique, mais nous trouverons bien un coin tranquille
Production déléguée
- 2020 LA GRANDE SURFACE, espace de jeu collectif - ou comment une question malaxée crée du Commun
- 2018 SENSIBLES QUARTIERS, continuum de surimpressions
- 2017 HANDANZ, résidence d'infusion avec Le Sillon et le Handball Club du Salagou, Clermont l'Hérault.
Performance restitution en décembre 2017
- 2016 UNE FÔRET D'ECOUTANTS, expérience d'écoute
- 2016 A L'ENVERS DE L'ENDROIT, duo d'école buissonnière
- 2015 NOUS SOMMES, portraits chorégraphiques et sonores dans l'espace public
- 2014 GOMMETTE, solo pour une classe et ses petits
- 2014 CARNETS DE CHANTIER, poétique du BTP ; avec la scène nationale le Carré – Colennes
Résidence et performances en résonnance avec le chantier de rénovation du théâtre Les Colennes à Blanquefort
- 2011 MADEMOISELLE, filature chorégraphique
- 2010 LE PARFUM DES PNEUS, folie douce et ordinaire de deux passants par là... *Prix du jury Mira Miro 2012*
- 2007 LE GOUDRON N'EST PAS MEUBLE, danse, surréalisme, vagabondage... *Prix SACD Arts de la rue 2009 décerné à Laure Terrier*
- 2005 ET/OU, quatuor danse musique et cinéma
- 2004 DES MONDES, duo danse et contrebasse tout terrain

LE CHEMINEMENT DEPUIS NOUS SOMMES

Les deux années de création de NOUS SOMMES, entre 2013 et 2015, ont considérablement apporté à la recherche de JEANNE SIMONE. La parole s'y est imposée comme élément constituant, autorisant paradoxalement une plus grande exigence chorégraphique, nourrie d'un recentrage certain vers l'humain, son authenticité et ses systèmes de relations.

Et puis d'une écriture qui révélait des espaces et des lieux, NOUS SOMMES a délibérément déplacé la focale sur l'impact des lieux dans/sur l'humain. Comme une inversion d'intention/de point de vue qui procéderait des mêmes préoccupations.

Pour une création dans l'espace public, je privilégie des écritures ouvertes, en coprésence avec les usagers des lieux investis, qui vivent en parallèle des propositions et les traversent. Il y a deux temps de réception simultanés : celui du spectateur qui suit l'écriture du début à la fin, celui de l'utilisateur qui peut « tomber dessus » et s'y retrouver. Cette coprésence induit que nous ne colonisons pas les lieux, et que nous n'intervenons pas dans des espaces protégés, mais bien dans la vie et ses flux.

Lors des labos de recherche pour NOUS SOMMES, une matière différente est apparue, très intime, qui demandait à tendre l'oreille, à approcher le regard du grain de la peau, qui concentrait l'attention vers le micro. Cette matière fragile a servi de terreau au spectacle, cependant que le désir d'y revenir plus tard à l'occasion d'une future pièce grandissait. Elle appelait une attention particulière et un espace dédié à la représentation : revenir au plateau ?

Il m'a fallu le temps de mûrir ce retour, d'autant que nous ressentions l'urgence de déplacer notre attention du centre-ville (saturé d'évènements en tous genres) aux espaces plus périphériques et d'interroger l'Habiter de ces territoires. SENSIBLES QUARTIERS s'est emparé de ces nouvelles questions et joue depuis 2018.



1.



2.



3.



5.



4.



6.

CE QUI S'APPELLE ENCORE PEAU

Faire l'expérience sensible du politique, depuis l'espace public (...)

La danse est l'art du dedans qui se meut dehors, du dedans qui est mu par le dehors, du dedans qui s'émeut du dehors.

En dansant et en pensant pour l'espace public, j'ai pu inscrire mon travail dans la relation à l'Autre, à la Cité, dans une recherche de création et de célébration du Commun. Parce que mon expérience de danseuse est celle du corps sensible dans son rapport au temps, à l'espace, au monde, et que j'ai eu la chance de m'y frotter, à danser dans ce monde de plain-pied, sur sa terre et sur ses trottoirs, sur ses pierres et sur ses places publiques, je reconnais aujourd'hui à quel point c'est une expérience sensible du politique.

(...) jusqu'au plateau

Cette recherche qui s'articule autour de la relation du politique et de la poétique du corps, a besoin d'une parenthèse silencieuse dans le laboratoire du théâtre. Ne plus tisser avec les flux humains et urbains, centrer l'attention sur quelques corps, leurs relations, leurs espaces, pour entendre plus distinctement le vivant, tout le vivant, celui de dedans le corps et celui qui l'environne, celui avec lequel nous cohabitons, le vivant non-humain, végétal... Le plateau comme espace et cadre capable de restituer au spectateur la crudité du monde et sa vibration cellulaire.

Aujourd'hui l'Autre que j'allais chercher au dehors, dans l'espace public, avec lequel j'entretenais des relations de coprésence, cette fois, ce n'est pas le passant, l'habitant. C'est l'Autre en nous, le vivant en nous, notre reliance profonde et quotidienne au vivant, à sa brute puissance.

Ce nouvel espace me permet de reposer les choses, repenser les moyens, de valoriser mon savoir-faire différent, de questionner mon entrée chorégraphique tout en réaffirmant la richesse de mettre en scène des non-danseurs, des corps atypiques et libertaires, un groupe d'humains aux compétences diverses et touffues. Se tricote alors du sens à partir de sons, de corps, de mots, de souffles et d'humains.

Cette future pièce s'enracine dans la critique du dualisme Nature/Culture hautement portée par l'anthropologue Philippe Descola et activement incarnée par ses « enfants » sur les Zad et dans les mouvements libertaires, où le corps s'inscrit et participe du milieu dans lequel il vit, avec lequel il échange et interagit, en relation avec le vivant, les non-humains et le végétal.

Le sujet, c'est notre situation d'être humain en doute quant à notre place et en prise avec un monde « abîmé », comme le dit Marielle Macé. Notre condition d'être social impliqué dans des systèmes, en permanente relation avec des contextes, en lutte ou en adéquation, en train de se situer, de tenter d'être là, plus ou moins habilement, plus ou moins agréablement, et toujours d'y être organiques, qu'on le veuille ou non, qu'on le sache ou non, qu'on le nie ou non.

Je pars d'un vaste champ de questionnement : comment vivre maintenant ? Quelles sont les métamorphoses à l'œuvre dans nos sociétés, dans nos corps et nos esprits, induites par cette séquence incertaine et brutale d'urgence climatique, de 6^{ème} extinction des espèces, d'inégalités exacerbées ? Quelles sont nos forces intrinsèques pour inventer d'autres possibles à partir de ce qui est ?

Je n'imagine en réponses que l'évidence du corps, ses vacillements, ses langages, ses perceptions, sa puissance, ses mémoires cellulaires et son animalité. À écouter mieux le corps sensible nous « saurions ».

Je suis portée enfin par des intuitions esthétiques, principalement contenues dans son probable titre : la peau comme interface de relations et d'interactions, tissu d'intime et peau vibrante des bruissements du monde.

Une pandémie passant par-là

CE QUI S'APPELLE ENCORE PEAU, dont la recherche a débuté à l'automne 2019, s'est élaboré à partir de l'idée d'un seuil à passer, d'un monde à quitter, d'un autre à faire advenir, d'un rapport au corps et au vivant qui contient en soi, intrinsèquement, toute réponse au chaos, y compris le chaos.

Comment cette pièce sur la métamorphose nécessaire de notre monde pouvait voir le jour, maintenant que nous avons franchi le seuil de la dystopie, maintenant que le réel avait pulvérisé tous les pires pronostics, maintenant que nous étions de plain-pied avec un quotidien mal écrit par un mauvais scénariste de mauvaise série B...

Le premier confinement questionne tout : CE QUI S'APPELLE ENCORE PEAU est-elle déjà obsolète ? Prenons-nous le risque de coller tellement au moment que c'en serait opportuniste ? Nous avons eu besoin d'offrir deux ans de création à cette pièce, il nous faudra bien cette deuxième année de travail pour espérer digérer ces nouvelles données du présent et tenter de trouver une juste distance... Ne pas coller et ne pas être à chaud. Métaboliser.

« Faire des cabanes en tous genres – inventer, jardiner les possibles ; sans craindre d'appeler « cabanes » des huttes de phrases, de papier, de pensée, d'amitié, des nouvelles façons de se représenter l'espace, le temps, l'action, les liens, les pratiques. Faire des cabanes : imaginer des façons de vivre dans un monde abîmé (...).

NOS CABANES, Marielle Macé, éditions Verdier

Maintenant une création

Créer un spectacle après l'autre, comme on se fraie un chemin au monde. Demeurer en pour, prendre soin du vivant et l'honorer autant que possible.

Après avoir arpenté/désossé/malaxé NOS CABANES de Marielle Macé (éd. Verdier), autant par la lecture que par la parole et le corps, après avoir pratiqué la sensation physique de la vibration lumineuse, les vides et les pleins du plateau, après avoir laissé ses mémoires nous traverser et nous contraindre, après avoir rencontré et incorporé MANIÈRES D'ÊTRE VIVANT de Baptiste Morizot (éd. Actes Sud), après avoir compris que nous étions finalement très influencés par l'incroyable ICI de Richard McGuire (roman graphique qui nous accompagne partout depuis 5 ans, éd. Gallimard) nous attaquons en cette fin 2020 la dernière partie du processus de création.

CE QUI S'APPELLE ENCORE PEAU m'apparaît jour après jour comme le lieu de retrouvailles et de conflits fertiles entre nous, hommes et femmes animaux sociaux et occidentaux, et l'humain que nous sommes aussi, relié au vivant, à la puissance de son organicité et aux liens qu'il entretient avec le monde.

Cela « parlera » des relations entretenues entre humains et non-humains, entre humains et environnement, mais en creux, autour, au travers des relations que nous nous autorisons en nous, en soi, entre notre humain et notre non-humain, ce que nous autorisons de vivant, vibrant, sauvage, brut, qui sous-tend notre animal social, le rend possible, respirable, respiré, inspiré, finalement humain. Postuler/rappeler/affirmer que ce qui fait notre humanité c'est la relation que nous entretenons avec notre vivant, nos sensations, nos perceptions, notre rapport intime, brut et sensuel au monde et aux autres. Il se peut que Percevoir soit plus politique qu'on ne le pense.

Imaginons...

Ainsi donc, CE QUI S'APPELLE ENCORE PEAU est en train d'arriver et pourrait commencer ainsi :

Noir salle.

Derrière le rideau, filtre une luminosité éclatante. Un orage retentit dans la salle. Il semble réel. On peut le ressentir dans sa **chair**.

Passage au noir.

Ouverture du rideau sur ce qui ressemble à un salon, qui fut peut-être bourgeois, baigné d'un soleil de fin de journée d'été.

Un fauteuil. Une femme, dont la robe est quasi dans le même tissu, est assise, instable, sur l'accoudoir. Une autre a posé sa main sur son épaule. Et pleure.

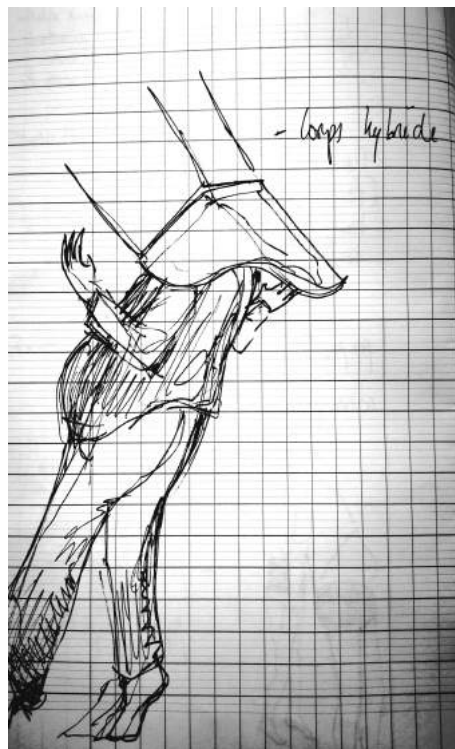
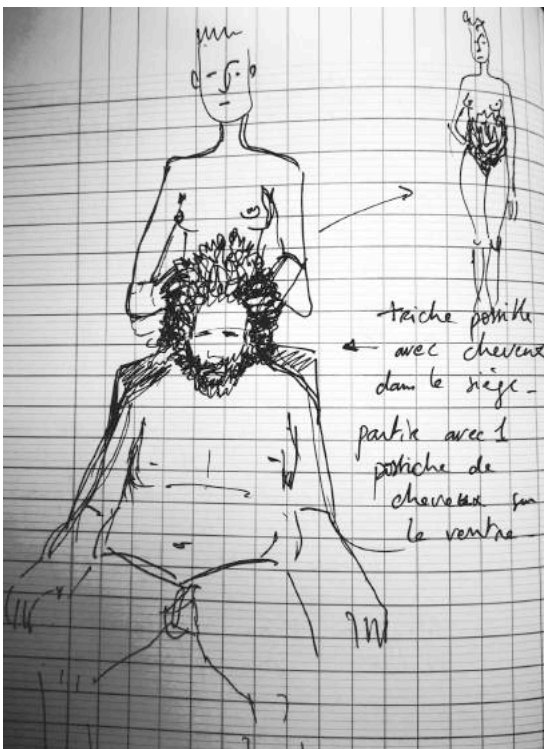
On hésite sur la nature de cet instantané... De cette situation théâtrale, des possibles s'enchaînent, se juxtaposent.

Un danseur témoigne d'une situation probable et socialement convenue, un autre campe un rapport organique et sensuel à cette même situation. « Éventuellement ». Rien n'a plus de valeur qu'une autre action. Tout cohabite, se répond, colore son extrême.

Il y a ce moment de référence, avec ces femmes, qui campe un moment dans ce salon : une possibilité de situation que chacun.e peut avoir vécu à un stade de son existence, dans un endroit donné. Ou qui renvoie à tant d'images de films ou tant de pièces...

Le sens de cette scène, comme de toutes les autres ensuite, est absolument ouvert. On y offre des signes, qui ouvrent chacun vers une interprétation différente. C'est leur frottement, leur coïncidence, qui sonne véritablement, qui active notre pensée, nos émotions. Nous jouons de synchronicité d'évènements et d'états de présences, entre l'humain animal social et l'animal humain, le connu et le biscornu, le narratif et l'absurde.

Dans cette trame où des situations quotidiennes probables se détricotent, où leur signification demeure mais s'altère et se colore de présences humaines plus animales, de réactions plus brutes, on plonge parfois dans des espaces-temps de matières organiques, comme si nous avions la possibilité d'observer d'un coup, au microscope, les pores, les plis, la matière des tissus conjonctifs qui s'animent sous nos yeux, et qui deviennent là tout autant matière qu'abstraction. C'est une tentative de rappeler le continuum du vivant, que le sang, les organes, les os du personnage ont continué à s'écouler, se mouvoir, s'articuler. Nous cherchons dans cette pièce à nous en rappeler, à approcher notre écoute de l'intérieur de ces peaux enveloppes sociales.



Croquis de Marion Bourdil

Cinq artistes au plateau

CE QUI S'APPELLE ENCORE PEAU c'est avant tout un groupe au plateau très soudé, qui échafaude, tente et réfléchit ensemble depuis de longues années (entre 15 et 7 ans). Cette connivence des êtres porte et apporte au travail et à la vibration au plateau.

J'explore comme habituellement nos organicités à tou.te.s, alors que nous ne sommes « que » deux danseuses sur cinq. Anne-Laure est artiste vocale, Mathias et Camille musiciens. Comme en sous-texte de chacune des pièces de la compagnie, les corps témoignent de parcours, d'apprentissages, de cultures et de limites différents. Je me préoccupe plutôt du surgissement d'une percée poétique qui traverse un corps, et c'est là que je place la technicité chez JEANNE SIMONE. En appuis sur nos perceptions, nous tendons tous vers davantage de vulnérabilité et ici, vers cet animal que nous sommes.

Plutôt que de vouloir balayer à nous cinq l'humanité toute entière (nous sommes des blanc.he.s de type européen entre 36 et 46 ans), je fais le vœux que nos cinq sculptures corporelles singulières, qui font trace de nos parcours, de nos âges, de nos filiations, viennent éveiller chaque spectateur dans le profond de sa corporéité.



Les corps entre eux

« Nous-ons, accomplissons des « nous », nouons encore, imaginons d'autres façons d'être à plusieurs, de se lier, de se toucher, peut-être juste de se frôler... On y entend que dans le mot « nous » quelque chose (mais quoi au juste ?) se noue, doit se nouer et pourra donc aussi bien se dénouer ; on se dit que « nous » est une affaire de liens, d'attachements, de mêlements, d'interdépendances et d'arrachements, et de démêlements et de dénouements – plutôt que d'appartenance ou d'identification. »

NOS CABANES, Marielle Macé, éditions Verdier

Ces relations entre corps social, corps animal, corps politique, corps sensuel et performatif invitent une écriture accidentée, faite de synchronicité, de ruptures de sens, d'époques et de registres.

Des mondes affleurent de leurs cohabitations improbables, où abriter nos désirs, des mondes à s'offrir et se souhaiter, où l'absurde semble l'emporter.

Nous travaillons à partir des perceptions aiguës par la pratique du Body Mind Centering, spécifiquement autour des qualités que propose les touchers de la peau. Nous explorons l'humeur qui s'en dégage, le rapport vibrant à l'espace, ainsi que les natures de contacts, les corps qui se prennent, se touchent, s'agrippent, prennent appui.

Nous explorons ce qui tombe, ce qui s'effondre, se plisse, s'expand.

Nous explorons les postures de l'humain, comment il signifie, par le corps, par l'espace.

Ces deux facettes humaines se retrouvent dans l'élaboration de deux pans de réalité qui s'intercalent dans le temps du spectacle.

L'un est la face cachée de l'autre : un social/ un animal d'une même situation.



Des tissus – des matières

C'est avec Marion Bourdil, factrice d'objets animables, que nous menons cette exploration.

Il y aura plusieurs peaux à voir au plateau.

Il y aura des humains habillés élégamment, des humains débrayés, des nappes de corps qui fondent, des sculptures mouvantes de peaux d'hommes et de femmes, des tissus enveloppes, dépouilles.

Il y aura des cheveux, des poils qui probablement s'ajouteront à mesure de la métamorphose des corps et des êtres.

Nous allons vers des matières costumes et décors, vivantes elles aussi (soie ? cuir ? coton ? laine ?).

Il y aura aussi des meubles. Qui campent d'abord une « normalité ». Un fauteuil ancien, un tapis, un guéridon anglais, une lampe et un porte-manteau. Qui deviennent à l'envie autre chose : peaux tapis, meubles corps. Il y aura enfin une contrebasse et un violoncelle.



Des nu.e.s

La nudité n'est pas le sujet, c'est le moyen d'être dans le sujet. Aussi, nous serons -parfois- nus. Ce sera -parfois- visible, parfois moins. L'intention est que cela ne soit jamais un évènement.

Nous serons parfois malins avec notre nudité, parfois pudiques, parfois crétiens, parfois sensuels, parfois naturistes.

Mais le véritable sujet ici est de réussir à jouer des focales et des niveaux de lecture. Observer une peau comme le tissu cellulaire qu'elle est, puis la seconde d'après, plonger dans sa matière et l'observer graphiquement, puis revenir au corps entier et par là à la personne humaine qu'elle définit et contient dans l'espace.

Il y aura de la peau qui contraste le vêtement, couche sociale. Il y aura du dévêtu, du déshabillage, de la transformation des corps avec les tissus et ce que cela induit de référence aux codes sociaux et aux modes d'habiter.

Il y aura des plis, des rides, des transformations, à la Bacon. Tirer sur la peau, la tendre, la plisser, se créer des masques de soi, changer d'âges, aller vers le beau, boursouffler vers le laid.

De la lumière

Là, c'est le créateur Franck Besson qui accompagne avec finesse.

Elle est de chaleurs et de nappes, simple comme des voiles, du peu qui se transforme au grès du temps qui passe. Elle respire le temps qui s'écoule, le soleil rentrant dans les pièces de vie par des fenêtres...

Elle est reflet et dessine l'espace, délicatement.

Elle est souvenirs, évocation.

Elle est aussi microscope, parce qu'elle permet une focalisation sur la matière, le dedans.

Elle est aussi rythme.

Il est possible que des passages au noir scandent le temps. Par-là, changer de points de vue autant qu'amener à ressentir cette simultanéité d'état de l'être (organique, social). Ces passages au noir feraient entendre aussi plus distinctement le continuum (et concrètement des sons naturalistes).



Un lieu

Ce serait un salon.

Lieu de l'habiter, du recevoir, du personnel pas encore intime, du Commun dans l'enceinte privée.

Ce lieu référence est peut-être bien primordial ici pour s'accorder avec le spectateur, et contenir les décalages de registres, de temps et d'humeurs.

Dans l'infini de la boîte noire, un espace architecturé et référencé permettrait de rendre abordable autant l'abstraction que le décalage. Parce que l'infini du noir devient du hors-sol, où tout est possible certes, mais où un risque pointe son nez de tout rendre abstrait, performatif, là où je pense au contraire à rendre palpable la condition humaine.

Actuellement, nous tournons autour des planches du roman graphique ICI de McGuire, des lumières qui s'étendent dans les pièces des peintures de Hopper... C'est dans ces images contenantes, dans ces lieux possibles que j'imagine se déployer aussi d'autres imaginaires (des gisants, des écorchés, des sensualités, des animalités).

Bachelard, à une journaliste : *"Dans l'infini, on n'est pas chez soi !"*



La musique et les sons

Mathias Forge écrit la partition sonore de l'affaire. Mathieu Mallec en élabore la diffusion.

Il s'agira sans doute d'un bain, d'un milieu, plus que d'une musique à proprement parler. Une enveloppe qui poursuit le travail de l'espace. Une écriture allante et poreuse, qui se transforme sans que l'on en ait réellement conscience.

Nous l'avons dit, il y aura une contrebasse et un violoncelle au plateau.

La chaleur résonnante du bois. L'élégance des cordes. Le frotter.

Nous l'avons dit, il y aura des voix, nues, acoustiques et amplifiées, cordes vocales parlées, chantées ou entre les deux.

Mathias élabore un subtil alliage entre ces cordes, le silence, des sons volontiers naturalistes ou d'un quotidien lointain, étouffés. Sans doute que cette atmosphère est parfois empêchée ou secouée par quelques événements excessifs. Il y a aussi une sorte de brouillage plus ou moins permanent, avec de petits objets (ordinateur, petit haut-parleur...), des intrusions minuscules et électriques. Il y a un trouble à jouer, vraie fausse nature, entre sauterelle et wifi.

La partition sonore s'élabore en parallèle de la recherche au plateau, d'autant plus incarnée que Mathias sera musicien-interprète dans la pièce avec son violoncelle et Camille Perrin à ses côtés à la contrebasse.

Mathieu est déjà présent sur les résidences, qui écoute et envisage comment cet univers sonore voyagera dans l'espace, allant du plateau à la salle et de la salle au plateau, intégrant les spectateurs dans le même espace que nous.

Les mots et la voix

A ce stade du travail (mi-chemin), il y a peu de mots. Ils sortent parfois, comme s'échappant. On peut voir un échange verbal au plateau, mais on ne l'entend pas. Une bouche parle visiblement mais ses mots sont couverts par le bruit d'un camion qui passe.

Une phrase anodine peut tomber là, propulser tout à coup une situation vers du signifiant inattendu...

Les mots arrivent et repartent, par toutes petites touches, ils peuvent se trouver là, comme des plantes vertes décorant un salon, ou bruisser et se mêler aux autres sons (ça évoque Tati ou Lotar Losseliani - dans d'autres registres).

Puis sans doute une parole clôturera le spectacle. En fin. Enfin. La parole d'Anne-Laure Pigache, ses modulations d'entre quotidien et poésie sonore, ses phrasés organiques et limpides. Dire le monde ? Nous y travaillons...

Mais ce ne sera pas une conclusion. Ce serait plutôt un miroir, pour y refléter tout ce qui vient d'avoir lieu, pour y refléter nos vies, pour y refléter les spectateurs dans la salle, le maintenant, la persistance.

SUPPORTS, NOURRITURES ET CONTENANTS

Des êtres

Laetitia Andrieu avec qui nous collaborons depuis 2013 sera présente tout au long de la création, parce qu'elle connaît l'univers de JEANNE SIMONE et ses méthodologies, parce qu'elle est comédienne et danseuse, parce qu'elle aime le plateau et le connaît bien. Lionel Disez, comédien, sera là aussi, pour son attention au sens et à la dramaturgie. Je l'imagine comme un fil d'aplomb pour cette création, qui nous inviterait à rendre lisible l'abstraction.

J'ai d'autre part entamé un dialogue avec Stéphane Jouan, directeur de l'Avant-scène à Cognac. Je le sollicite pour qu'il me suive dans ce projet, me fasse part de ses critiques, qu'il rebondisse sur ce qu'il voit, confronte, nourrisse...

Des livres

Enfin, des lectures, comme toujours chez JEANNE SIMONE, jalonnent et donnent sens et vie à ce processus.

Nous en avons arpenté collectivement certaines, prenant appui sur cette méthode d'éducation populaire pour en faire un matériau poétique. D'autres sont des fils rouges de recherche, nourrissent la recherche dans le quotidien des résidences, d'autres enfin sont des nourritures de base à la pièce :

- MANIÈRES D'ÊTRE VIVANT, Baptiste Morizot, éd. Actes Sud, 2020.
- CHÔMAGE MONSTRE, Antoine Mouton, éd. La Contre Allée, 2017.
- MICROPOLITIQUE DES GROUPES, POUR UNE ÉCOLOGIE DES PRATIQUES COLLECTIVES, David Vercauteren, Thierry Müller, Olivier Crabbé, éd. Les prairies ordinaires, 2011.
- NOTRE VIE DANS LES FORÊTS, Marie Darrieussecq, éd. POL, 2017.
- LA COSMOLOGIE DU FUTUR ET PETIT TRAITÉ D'ÉCOLOGIE SAUVAGE, Alessandro Pignocchi, éd. Steinkis, 2018.
- NOS CABANES, Marielle Macé, éd. Verdier, 2019.
- DANS LA FORÊT, Jean Hegland, éd. Gallmeister, 2018.
- LE VERSANT ANIMAL, Jean-Christophe Bailly, éd. Bayard
- LE DISCOURS AU ANIMAUX, Valère Novarina, éd. POL
- MÉTAMORPHOSE, Emanuele Coccia, Rivages, Payot

L'équipe

LAURE TERRIER, chorégraphe et danseuse

Chorégraphe et danseuse. Sa rencontre avec Odile Duboc est déterminante dans son approche de l'espace et de l'espace public. Elle se nourrit ensuite des approches de Julyen Hamilton en composition instantanée, du Contact Improvisation notamment avec Patricia Kuypers, du Life art process d'Anna Halprin avec G. Hoffman Soto. Elle se forme au BMC auprès de Lulla Chourlin puis de SOMA France.

Elle vadrouille un moment en tant qu'interprète au côté de chorégraphes comme Nathalie Pernette ou Laure Bonicel, et choisi d'initier ses propres créations au sein de JEANNE SIMONE, qu'elle crée en 2005.

L'usage des lieux comme fil conducteur, elle invente patiemment un rapport au spectacle, à la danse, qui témoignerait de nos rapports perceptifs au monde pour lui offrir d'autres possibles.

Elle collabore régulièrement avec d'autres compagnies, en tant que soutien à l'écriture ou chorégraphique, telles que la Cie Née d'un doute, l'Agence de géographe affective, la Cie de Sirventes, Le Petit Théâtre de pain, La grosse situation, Cie Action d'espace – François Rascalou, Uz et coutumes...

CÉLINE KERREC, danseuse

Artiste chorégraphique très fortement impliquée chez JEANNE SIMONE depuis 2013, elle est interprète de NOUS SOMMES, GOMMETTE, À L'ENVERS DE L'ENDROIT et SENSIBLES QUARTIERS.

Grande pédagogue et attentive à la danse dans tous ses états, elle assure et réfléchit au sein de la compagnie une grande part des activités de transmission.

Danseuse, enseignante, arpenteuse de paysages, ses appétences artistiques et pédagogiques s'orientent vers l'improvisation en tant que pratique quotidienne et spectaculaire. Dans son approche du mouvement, elle puise dans sa pratique du contact-improvisation, dans ses balades buissonnières en ville, en campagne, en bord de mer au contact des gens, des humeurs, des espaces, des lieux, et, également dans ses échanges auprès des jeunes enfants et des personnes valides autrement.

ANNE-LAURE PIGACHE, artiste vocale

Elle apporte ses compétences vocales au travail de JEANNE SIMONE depuis 2013 à l'occasion de la création de NOUS SOMMES, puis s'implique dans différentes actions in situ ou de transmission au sein de la compagnie. Elle est artiste invitée par la compagnie pour FIN D'INTERDICTION DE STATIONNER, résidence de recherche et d'infusion réalisée entre 2018 et 2020 à l'Usine, CNAREP de Tournefeuille - Toulouse Métropole.

Artiste pluridisciplinaire, elle a collaboré depuis 1999, en tant que comédienne et musicienne, avec le Collectif Ici Même (Grenoble), la Cie Zusvex (Ille-et-Vilaine), le Collectif Un Euro ne fait pas le printemps (Grenoble), Nika Kossenkova (collaboratrice de Peter Brook et du Roy Hart), Judith Thiébaud (Cie Kumulus) ...

En 2010, elle réoriente ses activités autour de ses propres créations et développe un travail sonore et vocal au sein des Harmoniques du Néon, structure développant des projets autour de la voix parlée, bruitée et chantée.

Elle y crée le solo Dyslexie, trituration vocales (2011) ; des Pourparlers, performance de poésie sonore pour voix multiples (2015) avec Lauriane Houbey, Lénaïg Le Touze, Myriam Van Imshoot, Myriam Pruvot, Mathilde Monfreux et Pascal Thollet. Suivent Parlophonie (2018) avec Anne-Julie Rollet, puis l'installation Le bord de la bande et Voix magnétiques (GRAME - Biennale Musique en scène) avec

Jérôme Noetinger, Anne-Julie Rollet, Mat Pogo et Pascal Tollet. Avec Anne-Julie Rollet, elles créent en 2020, Vitrine, performance pour une vitrine et ses passants.

Elle a dirigé l'ensemble vocal Vox in explora : chœur amateur, répertoire contemporain, poésie sonore et voix parlée.

Elle collabore depuis toujours avec des artistes chorégraphiques : Nicolas Hubert, Lionel Palun, Isabelle Uski, Delphine Dolce, Jackie Taffanel, Emilie Borgo, Mathilde Monfreux, Myriam Van Imshoot...

Très implantée dans le réseau des musiques improvisées et expérimentales, elle est programmatrice musique pour Le 102 à Grenoble. Elle est invitée comme poète sonore à contribuer aux revues d'art contemporain Ce qui secret et Brouillon général et dirige des ateliers de création radiophoniques.

MATHIAS FORGE, créateur sonore et danseur

Artiste protéiforme, il s'est engagé activement dans le projet JEANNE SIMONE depuis la création LE GOUDRON N'EST PAS MEUBLE en 2007. Partenaire privilégié des réflexions de la compagnie, spécifiquement en ce qui concerne notre rapport à l'espace sonore et notre approche de la quotidienneté. Il est soutien à l'écriture de MADEMOISELLE, interprète et soutien à l'écriture de NOUS SOMMES.

Il s'investit dans FIN D'INTERDICTION DE STATIONNER, résidence de recherche et d'infusion réalisée entre 2018 et 2020 à l'Usine, CNAREP de Tournefeuille - Toulouse Métropole. Il prépare enfin pour 2021 sa première création pour l'espace public, L'AIR DE RIEN, une production déléguée de JEANNE SIMONE.

Son univers musical a plusieurs facettes, qui se nourrissent l'une l'autre. Il passe en 2004 un DEM piano jazz, tout en arrangeant et écrivant des partitions pour diverses formations depuis 1995. Mais c'est en tant que tromboniste qu'il joue et compose au sein de l'Orchestre tout puissant Marcel Duchamp, auparavant pour la fanfare rock les Arcandiers, le Grotorkestre, l'Arfi ou avec la Tribu Hérisson.

Il crée en 2002 une reprise décalée de la Rhapsody in Blue de Gershwin qu'il arrange pour 11 musiciens sous le nom de La Baskour. Engagé dans les réseaux des musiques improvisées et expérimentales dès 2003, il joue avec les musiciens Olivier Toulemonde, Christine Sehnaoui, Michel Doneda, Axel Dörner, Phil Julian, Luca Venitucci, Paul Vogel ou Mazen Kerbaj, est invité régulier de festivals nationaux et internationaux comme Musiques Innovatrices à St- Etienne, I and E festival, Irtijal à Beyrouth, Densités à Fresnes, Humanoise Congress à Wiesbaden... On a pu l'entendre sur France Musique dans l'émission A l'Improviste.

Il questionne depuis 2008 sa pratique du son en rapport à des environnements sonores singuliers. L'écoute devient peu à peu un vrai moteur. Dans cet esprit, il collabore de façon régulière avec la Cie Oui Dire (Périgueux) et a conçu le solo J'écoute donc Je Suis, (2013) comme une lecture spectaculée de carnets d'écoute quotidienne.

L'approche physique de l'espace public développée au sein de JEANNE SIMONE l'a aussi naturellement rapproché de Pierre Pilate, Cie 1 Watt, avec lequel il collabore depuis 2013.

CAMILLE PERRIN, musicien et clown

Il est engagé dans le projet de JEANNE SIMONE depuis LE GOUDRON N'EST PAS MEUBLE. On le retrouve dans le duo LE PARFUM DES PNEUS puis dans NOUS SOMMES.

Clarinetiste, bassiste, contrebassiste formé au Conservatoire National de Région de Nancy, son parcours s'enrichit de nombreuses rencontres : les musiciens Jean-Luc Cappozzo, René Lussier, Joëlle Léandre, Dominique Répécaud, Philippe Aubry, Scot Taylor, Tom Cora, Erik M, Alfred Spirli, Marco Marini, mais aussi avec le poète Charles Pennequin, les danseurs Karim Sebbar, et Patricia Kuypers...

Très vite, il sort de son costume de musicien pour explorer le texte et le théâtre, la danse et le clown (avec notamment les compagnies de théâtre la Cie Roland Furieux, Cie Carlos Dogman, Cie des Transports, Cie Solentiname, Cie Tout va Bien).

Il crée son premier solo, L'oripeau du pollu en 2013, suivi en 2018 de Ouïe, en duo avec Ludor Citrik.

Les compagnies chorégraphiques Epiderme, Cie Osmosis, Cie de l'Idiot, Cie Mille failles, Patricia Kuypers et Franck Beaubois... et enfin, le cirque avec la Cie Flex, François Albiero font appel en tant qu'interprète.

Avec les musiciens Michel Deltruc et Sébastien Coste, ses partenaires du trio ROSETTE, il fonde la Compagnie Brouniak, où ils créent le spectacle de rue Peter Panpan, hip-hop féérique et le solo de clown L'Oripeau du Pollu, dont il est l'auteur et qu'il interprète.

FRANCK BESSON, créateur lumière

C'est une première collaboration avec JEANNE SIMONE.

Après quelques années d'errance à l'université, il rencontre le spectacle vivant, plus particulièrement l'éclairage. Il entame une formation professionnelle à l'ISTS d'Avignon qui lui fait rencontrer puis tourner avec des metteurs en scène reconnus comme George Lavaudant, Josef Nadj et Philippe Genty.

En parallèle, il rencontre Bruno Meyssat - Théâtres du Shaman-, metteur en scène au travail singulier basé sur l'improvisation ; leur collaboration dure 25 ans. Pour le théâtre, il crée également avec Marie Lamachère – Cie Interstices -, Nicolas Saertens – Cie Théâtre Inutile -... En danse contemporaine, il travaille depuis une vingtaine d'année aux côtés de Delphine Gaud – Cie La Trisande.

Amateur de l'improvisation en lumières, il pratique l'exercice lors de stages avec Chris Aiken et Andrew Harwood.

MATHIEU MELLECC, metteur en son

Mathieu Mellecc est né en 1977 à Lorient. Il aime l'hypnose des marches côtières, l'errance psychophysique et la pêche aux idées. D'abord musicien énérvé, puis technicien d'énérvés, il navigue où tout est brut ou bien là où tout peut le devenir. Mathieu Mellecc a rejoint JEANNE SIMONE à l'automne 2020 pour la création sonore – en alternance avec Loïc Lachaize – de Sensibles Quartiers.

MARION BOURDIL, factrice d'objets animables

C'est aussi sa première collaboration avec JEANNE SIMONE.

Plasticienne et marionnettiste, Marion observe, glane, sculpte, assemble, modèle, moule, tisse... travaillant les matières comme une forme à part entière de langage sensoriel et sensible.

Après une formation à l'école de marionnette de Prague, et un master en Arts du spectacle à l'université de Bordeaux, elle cofonde et travaille avec la Cie Mouka pendant sept ans. En parallèle elle collabore aux expériences marionnettiques et aux créations de Katia Leroy Godet.

Depuis 2014 elle s'oriente vers la fabrication d'objets accompagnant diverses équipes des arts vivants : l'Agence de Géographie Affective, la Collective, le Collectif O'so, la Nageuse au piano, Les marches de l'été, Maesta théâtre, Les Lubies, les Cailloux Sauvages, Leny Bernay...

Au fil du temps, elle nourrit sa pratique de nouveaux apprentissages : la confection de masques et prothèses en matériaux de synthèse au CFPTS, la facture du masque en cuir auprès de Francis Debeyre, la confection de costumes en autodidacte, et l'art du Qi gong et du Tai chi chuan avec Francis Andrieux et France Chervoillot.

Enfin, elle partage et interroge cette relation sensible au monde en proposant des ateliers artistiques dans des milieux divers (école, hôpital, crèche, ehpad, prison).

LIONEL DISEZ, comédien et metteur en scène

Il collabore pour la première fois avec JEANNE SIMONE.

Il se forme au théâtre à l'université avec le Théâtre des Egrégores qui signera Un Malade Imaginaire au festival SIGMA (Bordeaux, 1996).

Depuis, il a collaboré entre autres avec la Compagnie Les Labyrinthes, l'association Dromosphère, la Compagnie des Limbes et Opéra Pagai.

Il signe deux mises en scène avec la Compagnie Paul Léger dans lesquelles il explore l'adresse directe au public : La nuit juste avant les forêts (BM Koltès) et Gènes 01 (Fausto Paravidino).

Depuis 2001, il joue et improvise sur des sujets de société au sein de l'association de théâtre forum OXO.

LAÉTITIA ANDRIEU, comédienne, danseuse, auteure

Elle rencontre la compagnie JEANNE SIMONE et avec elle, l'espace public. Interprète dans les pièces NOUS SOMMES et SENSIBLES QUARTIERS, elle s'aventure aussi avec JEANNE SIMONE sur des créations in situ (178 PEDS ET AUTANT D'HÉMISPHERES avec l'IDDAC, MES PAS ME DISSENT avec le festival Chahuts).

Formée au CNR de Bordeaux, elle travaille au fil du temps avec différentes compagnies, souvent autour de textes contemporains (Cie la Nuit Venue, Cie Flagrants désirs, Cie des songes, Travaux publics, le Glob théâtre...).

Le goût des textes se nourrit également de croisement avec d'autres écritures, écriture du corps, écriture dans l'espace, notamment avec le théâtre de la Gouttière à la Roche-sur-Yon, qui se situe à la frontière entre théâtre, danse et performance.

Désireuse d'approfondir sa relation au mouvement et au corps conscient et perceptif, elle se forme auprès de Anne Expert et Mandoline Whittlesey à différentes pratiques somatiques, comme le Body-Mind-Centering ou le Mouvement authentique.

Assez récemment, elle participe à deux aventures de création collective portées par la Cie du Chien dans les dents, et elle continue d'explorer son goût pour l'écriture, notamment pour la Cie des Songes.

Ce projet ne verrait pas le jour sans le soutien précieux du bureau de Jeanne Simone (Valérie Borowyez et Sylvie Lalaude) ainsi que du bureau administratif, de production et de diffusion (Marilyne Peter, Virginie Franceschinis, Adeline Eymard).

SOUTIENS, COPRODUCTIONS ET ACCUEILS EN RÉSIDENCE

CE QUI S'APPELLE ENCORE PEAU est un projet de création produit par JEANNE SIMONE avec le soutien de divers partenaires.

Soutiens

VILLE DE BORDEAUX – dépôt dossier janvier 2021

Coproductions et accueils en résidence

L'OARA, Office Artistique de la région Nouvelle-Aquitaine (33)

L'IDDAC, agence culturelle de la Gironde

CULTURE COMMUNE, scène nationale du bassin minier du Pas-de-Calais, Loos-en-Gohelle (62)

L'EMPREINTE, scène nationale de Brive-Tulle (19)

LA MÉGISSERIE, scène conventionnée d'intérêt national, art en territoire, pour les arts, les imaginaires et l'éducation populaire, St Junien (87)

LA MÉTIVE, lieu de résidence artistique, Moutier d'Ahun (23)

LA DRAC NOUVELLE - AQUITAINE dans le cadre de la résidence partagée Mégisserie/L'empreinte/Métive

ESPACE D'ALBRET, Nérac (47) - résidence rémunérée OARA

LE CARRÉ-COLONNES, scène nationale, St Médard-en-Jalles/Blanquefort (33)

THÉÂTRE DES QUATRE SAISONS, scène conventionnée, Gradignan (33)

L'AVANT-SCÈNE COGNAC THÉÂTRE, scène conventionnée art et création pour les arts du mouvement, Cognac (16)

LE GLOB THÉÂTRE, scène conventionnée d'intérêt national art et création, Bordeaux (33)

Planning de création 2019-2020-2021

Exercice 2019 / Laboratoire de recherche corps et espace

Du 12 au 16 novembre LA MÉGISSERIE, scène conventionnée d'intérêt national, art en territoire, pour les arts, les imaginaires et l'éducation populaire, St Junien (87)

Du 9 au 13 décembre LE GLOB THÉÂTRE, scène conventionnée d'intérêt national art et création, Bordeaux (33)

Exercice 2020 / Laboratoire de recherche corps, espace, lumière, son, texte

Du 24 au 28 février L'EMPREINTE, scène nationale de Brive-Tulle (19)

Du 18 au 22 août LA MÉTIVE, lieu de résidence artistique, Moutier d'Ahun (23)

Du 26 au 30 octobre LE CARRÉ-COLONNES, scène nationale, St Médard-en-Jalles/Blanquefort (33)

Du 15 au 19 décembre L'AVANT-SCÈNE COGNAC THÉÂTRE, scène conventionnée art et création pour les arts du mouvement, Cognac (16)

Exercice 2021 / Écriture

Du 8 au 12 février	CULTURE COMMUNE, scène nationale du bassin minier du Pas-de-Calais, Loos-en-Gohelle (62)
Du 20 au 24 avril	ESPACE D'ALBRET, Nérac (47), résidence rémunérée OARA
Du 24 au 28 mai	LA MÉGISSERIE, scène conventionnée d'intérêt national, art en territoire, pour les arts, les imaginaires et l'éducation populaire, St Junien (87)
Du 21 au 25 juin	L'EMPREINTE, scène nationale de Brive-Tulle (19)
Du 23 au 28 août	THÉÂTRE DES QUATRE SAISONS, scène conventionnée, Gradignan (33)
Du 20 septembre au 7 octobre	La MÉCASCÈNE, OARA Nouvelle-Aquitaine, Bordeaux (33)

Planning prévisionnel de diffusion

Du 7 au 9 octobre :	LE FAB – Festival International des Arts de Bordeaux métropole à LA MECASCÈNE, Bordeaux (33)
Novembre 2021 :	L'EMPREINTE, scène nationale Brive/Tulle (19)
Décembre 2021 :	THÉÂTRE DE CHÂTILLON, Châtillon (92)
Janvier – février 2022 :	L'AVANT-SCÈNE COGNAC THÉÂTRE, scène conventionnée art et création pour les arts du mouvement, Cognac (16)
Mars 2022 :	FESTIVAL JOUR DE DANSE, La Mégisserie, scène conventionnée d'intérêt national, art en territoire, pour les arts, les imaginaires et l'éducation populaire, St Junien (87) FESTIVAL LA BEAUTE DU GESTE, CULTURE COMMUNE, scène nationale du bassin minier du Pas-de-Calais, Loos-en-Gohelle (62)
Avril 2022 :	ESPACE D'ALBRET, Nérac (47)

production

JEANNE SIMONE

8 rue de la porte Cailhau
33000 Bordeaux

contact@jeannesimone.com

www.jeannesimone.com

+33 (0)6 43 38 73 62

CE QUI S'APPELLE ENCORE PEAU

Mise en scène et chorégraphie

Laure TERRIER

Production, diffusion

Adeline EYMARD

Administration de la production

Marilyne PETER

Administration

Virginie LABBE

*JEANNE SIMONE est un projet artistique conventionné par la DRAC Nouvelle-Aquitaine, et soutenu par
La Région Nouvelle-Aquitaine, Le Département de la Gironde, La Ville de Bordeaux*



© Mathieu Mellec, Duane Michals, Marion Bourdil, Jeanne Simone